

GUEDJ, Pauline. — *Panafricanisme, religion akan et dynamiques identitaires aux États-Unis. Le chemin du Sankofa*. Paris, L'Harmattan (« Connaissance des hommes »), 2011, 346 p., bibl.

Cet ouvrage est le premier de l'auteure qui nous livre ici le fruit de sa recherche sur les processus de transplantation de la religion akan du Ghana aux États-Unis. En dépit de son titre quelque peu académique, l'ouvrage ne se limite pas à la restitution technique de données historiographiques ou ethnographiques sur un sujet peu connu. Au contraire, partant d'une rencontre inédite, celle d'un musicien afro-américain de passage au Ghana et d'une prêtresse akan de l'Akonedi Shrine, l'auteure a su dérouler l'histoire et les enjeux de la conversion progressive de Noirs Américains à la religion akan, enrichie de données recueillies sur les terrains américain et ghanéen, suivant ses informateurs « au gré de leurs déplacements [...] afin d'appréhender les mouvements de fidèles non seulement entre plusieurs continents, l'Afrique et l'Amérique, mais aussi entre plusieurs villes américaines » (p. 19).

Lorsque Gus Dinizulu rencontre la prêtresse Nana Oparebea en 1965, il emprunte « le chemin de Sankofa », afin de renouer avec ses origines culturelles africaines. À travers sa conversion à la religion akan, il inaugure une nouvelle voie empruntée depuis par d'autres Africains Américains, souvent convertis par Dinizulu qui créa la première maison de culte akan aux États-Unis, en 1967, devenant ainsi le « chef des Akan d'Amérique » (p. 116).

À l'image des reconversions identitaires que tente d'analyser l'auteure, la structure de l'ouvrage illustre le mouvement perpétuel des allers et retours entre l'Afrique et l'Amérique, au sein des mondes noirs : « la porte du non-retour », à Cape Coast au Ghana, par laquelle les Africains déportés quittaient le continent, fut rebaptisée « la porte du retour » après que les dépouilles de deux esclaves noirs furent rapatriées en 1998. Elle illustre aujourd'hui la quête des

« enfants d'Amérique » de certains Noirs Américains à « incarner leur africanité » et à « retourner à la maison » (« *back home* »), aussi symbolique soit-il, « le chemin inverse de celui qui avait mené leurs aïeux aux Amériques » (p. 12). Le « chemin du Sankofa », allusion à un symbole akan représentant un oiseau se retournant sur sa queue, est une autre métaphore du retour et surtout, du retour : retour sur soi, retour dans le temps, retour à l'origine. Ainsi l'auteure, qui nous fait entrer dans ces « mondes akan » par le « chemin du retour », ne tarde pas à plonger le lecteur dans la maison de culte créée par Dinizulu à New York, où se situe une grande part de ses recherches. De là elle remonte le fil de l'histoire du nationalisme noir classique (Marcus Garvey, W. E. B. DuBois, Garvey) et du panafricanisme, en passant par la formation d'un mouvement afro-américain (Nation of Islam) et les mouvements de réafricanisation (Black Power et Black Panther), avant de faire parler de nouveau la prêtresse Nana Oparebea évoquant ses « enfants d'Amérique ».

La plongée dans le monde de la religion akan et du culte d'Akonedi, à Kumbungu au Ghana et à New York, constitue les parties les plus ethnographiques de l'ouvrage. L'auteure y décrit les phases d'initiation par lesquelles les initiés « renoncent à leur identité noire américaine pour adopter une identité africaine, "akan", perçue comme semblable à celle de leurs ancêtres réduits en esclavage et déportés dans le Nouveau Monde » (p. 309). Les conflits internes aux maisons de culte et les rivalités entre Akan Américains et Ghanéens révèlent également les impasses du retour réenchânté à l'Afrique des origines et l'inévitable afro-américanisation du rituel, qui fait l'objet du dernier chapitre. Loin d'être un parcours linéaire, la « conversion » à la religion akan plonge l'initié dans un univers religieux où la quête des origines rencontre Oshun et Yemanjá. Religion yoruba, christianisme, santéria cubaine et spiritisme, culte des ancêtres et mémoire de l'esclavage, viennent enrichir les ressources identitaires de « l'africanité » retrouvée.

On peut regretter que l'auteure n'ait pas davantage rapproché ses analyses des travaux menés parmi les Yoruba américains évoqués, à titre comparatif, au chapitre 2. Plus globalement, les liens entre mouvement akan et christianisme, renvoyés en fin d'ouvrage, sont peu analysés, alors même que la dimension chrétienne du nationalisme noir est mentionnée par l'auteure à de multiples reprises, à travers le rôle des églises noires, l'apparition de « mouvements religieux séparatistes », ou dans les écrits de Marcus Garvey cités par l'auteure (p. 45). Les études produites dans le contexte des pentecôtismes africains, notamment ghanéens, sont ici ignorées, en dépit de la contemporanéité des processus de reconversion identitaires et des politiques de nationalisme culturel menées par Kwame N'krumah, le premier président du Ghana indépendant, aussi bien à l'égard des églises que des maisons de culte akan, ou des liens établis entre « akanité », pentecôtisme et afrocentrisme. En somme il manque une approche comparative interrogeant le sens des écarts et des divergences.

À une autre échelle, le mouvement circulaire perpétuel entre l'Afrique et l'Amérique ne cesse de surprendre. Tandis que les Noirs Américains viennent au Ghana s'initier à la religion de leurs présumés ancêtres akan, les Ghanéens, leurs contemporains, pensent faire leur entrée dans le monde globalisé en se convertissant massivement au pentecôtisme, religion d'importation américaine qui, en Afrique, prône la rupture avec la religion traditionnelle et n'hésite pas à parler de « malédiction ancestrale » pour désigner les « racines » du mal et de la maladie. Dans ces deux mouvements de conversion apparemment contradictoires, on retrouve la métaphore de la « guérison » des peuples noirs opprimés (p. 170), la « déterritorialisation » de la religion et sa « reterritorialisation » sur un autre continent, à destination des migrants ou des Noirs de la diaspora, et toutes les ambivalences de la rencontre missionnaire. La délocalisation des conflits internes et les luttes de pouvoir accompagnent les processus d'appropriation et d'indigénisation des pentecôtismes en Afrique comme de la religion akan aux États-Unis (p. 306). Le sens de l'histoire est le même : la « réafricanisation » des Noirs Américains par la conversion aux religions akan ou yoruba revisitées, et la conversion pentecôtiste au « discours de puissance » et à la « foi agissante » (« *action faith* »), sont devenues le creuset des revendications identitaires de l'idéologie afrocentriste portée au cœur des capitales européennes et américaines.